

# Un couple infernal

## Vie et violence

● ● ● **Myriam Vaucher**, Vevey  
Psychologue-psychothérapeute FSP,  
présidente de l'AIEMPR

En juillet 2006 a eu lieu à Strasbourg le XVII<sup>e</sup> congrès de l'Association internationale d'études médico-psychologiques et religieuses (AIEMPR),<sup>1</sup> réunissant psychanalystes, médecins, psychologues, théologiens, anthropologues et autres praticiens des sciences humaines, sur le thème *Religions et violence*.

Peut-être espérons-nous qu'il débouche sur une solution heureuse à la violence qui nous habite tous, qui nous indiquerait comment l'éradiquer ou la transformer en douceur. « Nous partageons tous la nostalgie d'Esau : "Quand les temps seront accomplis, les enfants joueront dans le nid des vipères, et les agneaux entre les pattes des loups" (Es 2,1-9). Mais (...) le maître mot des interventions entendues est resté l'ambivalence, l'ambiguïté et l'incertitude des solutions partielles. Mais aussi la vie qui, tenace, continue de chercher, entre rêve et réalité, des solutions meilleures à notre condition humaine » (synthèse du professeur Léon Cassiers).

« Vie violence, ça va de pair », chante Nougaro. La violence est dans la vie. La violence est dans la mort. Dans leur lien. Dans leur couple infernal. La violence

est appétit. Appétit de vie et appétit de mort. Souffle créateur ou tornade dévastatrice.

Si la vie et la mort sont inséparables, humanité et barbarie ne se laissent pas non plus dissocier ! On a pu croire qu'il en serait un jour autrement, qu'un âge de la paix adviendrait par un plus de spiritualité, de religion ou de raison, mais le monde a déchanté. L'enjeu, désormais, consiste à trouver les possibilités d'un vivre ensemble dans une société où l'homme découvre, en son sein, cette part d'indomptable qui le menace de l'intérieur.

La tentation est forte, le mouvement légitime, de mettre hors de soi, ne serait-ce que pour le contrôler, ce qui paraît non intégrable ; et de trouver pour cela un groupe, un « Turc », un peu plus barbare, un peu plus sauvage que soi. Si le jeu est permis, comme une mise en scène nécessaire au travail d'intégration, l'homme ne peut plus toutefois être dupe : personne ne le déchargera de sa part d'ombre. « Je suis bon ! Nom de Dieu ! » proteste Nougaro. Pas si sûr ! L'homme n'est pourtant pas mauvais non plus. La dialectique n'est pas morale, elle est pulsionnelle.

S'il y a en l'homme, comme en tout être vivant, quelque chose qui le pousse vers la vie, il doit faire face aussi à ce qui le tire vers la mort. Dehors, mais aussi adedans de lui. Parce que c'est en lui et que néanmoins ça lui échappe, l'homme est pris entre culpabilité et impuissance.

« Vie violence,  
Ça va de pair  
Les deux se balancent  
Paradis enfer  
Vie vie oh lance  
Lance-moi ton feu  
Brûle moi d'innocence  
Je suis bon !  
Nom, nom, nom, nom,  
nom, nom  
de Dieu ! »  
(Claude Nougaro)

1 • Association de recherche interdisciplinaire, qui organise tous les trois ans un congrès international. Le prochain aura lieu en 2009, à St-Maurice et à Lausanne, sur le thème *Au commencement était l'ambivalence* ([www.aiempr.org](http://www.aiempr.org)).

Ni les Lumières de la raison, ni les références religieuses n'ont pu l'empêcher de se voir nu et capable d'inhumanité.

## Au commencement...

« Avant le commencement - dit le premier récit de la création dans le livre de la Genèse - la terre était tohu-bohu, une ténèbre sur les faces de l'abîme. » A l'origine, il n'y a « rien », dit le deuxième récit. Lorsque de ce rien, de ce tohu-bohu fut sorti le monde, « Dieu vit que cela était bon ». Mais cela n'a pas duré...

Si homme et femme prennent vie dans un jardin de délices, ils rencontrent bien vite la frustration et toutes ses conséquences. Dieu regarde alors l'homme et tous ses mauvais projets. Il regrette de l'avoir fait. Plutôt le noyer que de le voir détourner de lui son regard ! Ce n'est pas ainsi qu'il souhaitait le monde ! Et voilà Dieu déçu, prêt à sacrifier les hommes à son idéal ! Noé toutefois, irréprochable, sans tache, enfant parfait, est sa consolation. Grâce à lui, le monde sera tenu hors des flots destructeurs. Dieu lui fait construire une arche, comme un ventre protecteur d'où l'humanité pourra renaître. Sauvée des eaux ! Sauvée de la destructivité de Dieu même.

C'est alors, et alors seulement, qu'une alliance est conclue, sur fonds de déluge, de sauvagerie. Dieu sera encore déçu par les hommes, il le sait, mais il promet : « Non plus jamais je ne maltraiterai la terre à cause de l'homme. » L'ambivalence est possible. Commence alors une longue histoire, chargée de violence, où le désir de mort des pères sur les enfants se présentera encore, d'Abraham à Hérode, en passant par Pharaon.

Peut-être les pères, menacés par l'arrivée d'un enfant, retrouvent-ils en eux la violence des sentiments de l'enfant impuissant à empêcher sa mère de porter les yeux sur un autre ? Peut-être cette violence est-elle paradigmatique de toute violence, comme le laisserait penser le récit du meurtre d'Abel par Caïn ?

Pour Freud, la violence s'enracine dans la détresse infantile qui accompagne la découverte, inévitablement solitaire, que l'autre est un autre, parce qu'il n'est pas là où il est attendu. Lorsqu'il fait cette expérience, le sujet sort à tout jamais de l'unité originnaire et se découvre dépendant et mu par une violence qui lui échappe.

Dans le meilleurs des cas, il peut adresser sa violence à cet autre, lui reprocher de ne pas avoir été là au moment où il en avait tant besoin. La violence se transforme alors en un mouvement de haine envers l'objet tant aimé. Mais l'amour pour l'objet et l'amour de l'objet empêchent ce mouvement de haine de se transformer en haine absolue, détruisant tout sur son passage. Ainsi le sujet et son objet peuvent survivre à leur différenciation. C'est à partir de cette détresse infantile que l'humanité doit se réinventer sans cesse !

Si la haine permet de lier la violence, de la laisser pénétrer par Eros en quelque sorte, elle ne conduit toutefois pas pour autant au bonheur ! Dans un texte intitulé *Malaise dans la civilisation*, Freud se demande pourquoi l'homme n'est pas heureux. Il en vient à conclure que cela ne tient pas à un motif contingent, à une cause extérieure de malheur temporaire, mais à l'écrasante puissance de la nature, à la caducité de notre corps et à l'insuffisance des mesures destinées à régler les rapports des hommes entre eux.

Conscient de prendre le risque de décevoir les amateurs de contes de fées, Freud affirme - comme le texte de la Genèse - que le malheur, pas plus que la mort, n'est un accident. L'homme n'est pas l'être débonnaire que l'on dit et son premier mouvement face à ce qui se présente comme « autre » est d'hostilité et non d'amour. Hostilité à l'égard de celui qui impose le renoncement à l'accomplissement des pulsions, puis à l'égard de la civilisation qui en prend le relais.

Les hommes ne sont civilisés que tardivement, contre leur gré et en surface, dit encore Freud. Au fond, ils restent des barbares, des enfants, des frères luttant les uns contre les autres. Et le conflit reste insoluble, qui oppose exigences pulsionnelles et culturelles. Selon Freud toujours, le christianisme ne viendrait pas à bout de cela. Les hommes « sont tous "mal baptisés" ; sous une mince teinture de christianisme, ils sont restés ce qu'étaient leurs ancêtres épris d'un polythéisme barbare. »

## Humanisation par la haine

Lorsqu'il bute sur cette limite de l'entendement humain qu'est la capacité de l'homme à se détruire lui-même, lorsqu'il s'attaque à l'impensable, Freud tâtonne et finit par proposer un mythe sur lequel les psychanalystes ne cesseront de se disputer : celui de l'existence d'une *pulsion de mort*, qui ne découle de rien d'autre que du fait que la vie va vers la mort.

Freud voudrait que les forces d'Eros parviennent à contrôler la destructivité des hommes, mais il craint - et l'histoire lui donne souvent dramatiquement raison - que ce ne soit pas toujours le cas. Rien, pas même la raison ni la psychanalyse, ne vient à bout de la destructi-

vité. Rien ne garantit contre la déshumanisation. « Cette tendance à l'agression, que nous pouvons déceler en nous-même et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui, constitue le facteur principal de perturbation dans notre rapport avec notre prochain ; c'est elle qui impose à la civilisation tant d'efforts. Par suite de cette hostilité primaire qui dresse les hommes les uns contre les autres, la société civilisée est constamment menacée de ruine » (1929, p. 65).

Et il affirme avec humour et lucidité : « Le fait de cacher aux jeunes le rôle que la sexualité jouera dans leur vie n'est point la seule faute imputable à l'éducation d'aujourd'hui. Car elle pêche aussi en ne les préparant pas à l'agressivité dont ils sont destinés à être l'objet. En laissant aller la jeunesse au-devant de la vie avec une orientation psychologique aussi fausse, l'éducation ne se comporte pas autrement que si l'on s'avisait d'équiper des gens pour une expédition polaire avec des vêtements d'été et des cartes des lacs italiens. En quoi il s'avère qu'elle abuse des prescriptions éthiques. Leur sévérité serait moins funeste si l'éducation disait : "C'est ainsi que les hommes devraient être pour trouver le bonheur et rendre heureux les autres ; mais il faut prévoir qu'ils ne sont pas ainsi." [Peut-être cette dernière phrase aurait-elle pu être prononcée par Dieu à la fin du déluge]. Au lieu de cela, on laisse croire à l'adolescent que tous les autres hommes obéissent à ces prescriptions, qu'ils sont donc tous vertueux. Et si on le lui laisse croire, c'est pour justifier cette exigence qu'il le devienne lui aussi » (1930, p. 93).

Et pourtant, nous ne pouvons vivre sans croire, un peu, que l'homme vaut mieux que le barbare (qu'il ne surveille jamais mieux que lorsqu'il le reprend en lui !). Si tout homme est habité par des pulsions

meurtrières, comme Caïn, comme les frères de la horde primitive, la haine, pour autant qu'elle ne coupe pas tout lien, pourrait être une chance. Elle serait comme une demande adressée à l'autre de pouvoir faire quelque chose d'une violence qui menace de tout détruire. De la partager et, ce faisant, de l'humaniser. L'autre naît dans la haine, dit Freud. Sans haine, il n'y a pas de place pour l'autre. Celui qui s' imagine épargné par la destructivité, et pour qui l'ambivalence n'est pas possible, laisse le « mauvais » dehors, à l'étranger, et justifie toute violence à son égard. C'est alors que la déshumanisation menace, parce qu'alors il ne peut y avoir d'autre en soi, et qu'on a fait de lui l'incarnation du mal ou du non-humain. Et lorsqu'on se raconte qu'en exterminant le mal, identifié à l'autre, le bien triomphera, alors le danger du déchaînement de la violence se fait des plus menaçants, parce qu'il n'y a plus place pour supporter ce qui n'est pas là où on l'attend !

## Le sacré : zone interdite

La société s'organise pour nous permettre de vivre ensemble, avec la violence. Chaque société met en place des règles, des rites, des tabous. Jusqu'à la période contemporaine, cela s'est fait le plus souvent au travers d'un système religieux.

Les règles sont importantes : elles posent le cadre de la vie sociale, les droits, les devoirs et les interdits ; mais elles seraient de peu de poids si elles ne s'articulaient pas avec des rites, offrant la possibilité (dans le cadre d'une mise en scène) d'une régression vers le lieu de la violence des premières expériences, pour en sortir toujours à nouveau.

On pense immédiatement au Carnaval, qui autorise les excès dans un cadre pré-

cis, au moment de l'entrée en Carême et de l'acceptation de privations. Mais on peut penser aussi à la communion chrétienne qui, tout en permettant à chacun des participants de retrouver ses instincts cannibales, refonde l'interdit de manger l'autre, de manger sa différence ! En cela le rite, religieux ou non, permet à la violence d'être liée, plutôt que niée ou déchaînée hors de tout cadre. C'est la fonction des cérémonies religieuses et de différentes fêtes, rituels ou pratiques, mais aussi du match de football, de la représentation théâtrale, de la relation sexuelle ou de la séance de psychanalyse !

Dans une société pluraliste et en mutation, où les cultures se rencontrent et se confrontent, les tabous sont bousculés, violés parfois. Ils peuvent être méprisés sous l'hospice de bons sentiments, de l'entraide, du progrès, du respect de la liberté, du tourisme ou de la guerre. On touche alors à ce qui est sacré et donc se tient, ou plutôt se maintient, derrière un voile. Ce qui avait paru évident jusque-là, que l'on pratiquait sans même s'interroger, est questionné par l'existence d'un autre pour qui cela ne va pas de soi. On court alors le risque de voir jaillir la violence, mais aussi d'assister à l'émergence du nouveau, de la vie, de la créativité. « Vie violence, ça va de pair. Les deux se balancent. Paradis. Enfer. » Pour que la violence ne se fasse pas trop menaçante, il faut probablement l'émergence de nouveaux rites, qui permettent de s'approcher du sacré, pour mieux en interdire l'accès ; qui favorisent le passage d'une rive à l'autre, en permettant, non la récusation, mais la régulation de la violence. Violence de vie. Violence de mort. Il s'agit de permettre une mise en scène de la violence dans un espace symbolique, plutôt que sa mise en acte sur la scène du monde.

**M. V.**